

## ET SI NARCISSE AVAIT ÉTÉ UNE FEMME ?

« La folie, c'est de voir le monde tel qu'il est,  
et non comme on aimerait qu'il soit ».  
J. Brel (Don Quichotte)

L'histoire de Narcisse est connue de tous. La fin tragique de ce mythe m'a interpellé et en le relisant, je me suis fait deux réflexions concomitantes, contradictoires et complémentaires qui sont :

- La première est que Narcisse est un homme.
- La seconde, qu'il n'est pas une femme.

L'idée m'est alors venue d'imaginer un Narcisse au féminin.

Je m'autorise de cette idée, dans le prolongement de la version du mythe donné par Pausanias<sup>1</sup> qui a doté Narcisse d'une sœur jumelle qui lui ressemblait en tout point. Il l'a fait mourir, ce qui aurait provoqué la quête, le désespoir et la mort de Narcisse.

Que l'on me permette donc d'imaginer : « ... que Narcisse avait une petite sœur témoin de ses aventures et de sa fin terrible, et qu'elle y aurait survécu.

A la mort de son frère, elle se retira et médita sur les leçons à tirer de cette aventure. Le cheminement de sa pensée, je l'ignore, mais elle décida de tout faire pour ne pas se retrouver dans la situation de solitude et de quête d'amour dans laquelle son frère s'était embourbé.

Il lui revint en mémoire l'épisode où son frère rencontra la nymphe Echo, seule personne avec qui il avait pu parler, puisqu'elle lui renvoyait exactement ce qu'il avait dit<sup>2</sup>.

Le résultat de ces réflexions fut sa décision de se fabriquer un double d'elle-même, sur le modèle de la nymphe Echo, mais un modèle qui lui serait totalement inféodé.

Après avoir beaucoup lu, elle fit une tentative, qui lui paraissait séduisante, car elle n'avait besoin de personne. Elle pris une poignée de terre pour lui insuffler la vie, mais elle s'aperçut bien vite que, si ce pouvoir existait, il appartenait à des dieux plus puissants qu'elle<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> Pausanias in *Description de la Grèce* Livre 9, Chap. 31, section 8

<sup>2</sup> Narcisse in *Les mythes grecs*. Robert Graves Ed Fayard Pluriel. 1967 p 306

Elle se résigna donc à faire usage de son pouvoir biologique.

Mais elle se heurta ici à la nécessité naturelle d'avoir besoin d'un autre, ce qui dans sa famille était très difficilement acceptable, voire carrément impossible, comme le montre l'histoire de son frère.

Pour contourner cette difficulté, elle développa une stratégie basée sur le :  
« **pouvoir d'Adam** »<sup>4</sup>.

Le « pouvoir d'Adam » est simple mais très efficace. On se souvient que dans la Genèse, Dieu donna à Adam la possibilité de nommer tous les animaux qui existaient. Ceux qu'il ne nomma pas, ne purent exister.

Elle décida donc d'utiliser ce pouvoir de nomination ou de dénomination à son profit.

Pour mémoire, la dénomination consiste, « surtout en sciences, à exprimer l'état, l'espèce, les qualités essentielles d'un être et d'une chose »<sup>5</sup>.

Donc, pour choisir un homme qui accepte de la féconder, comme elle détestait demander- ce qu'elle vivait comme une humiliation- elle choisit de dire à l'homme, qu'elle voulait se « *donner* » à lui. Flatté par cette proposition- et de plus très attirée par ses charmes, l'homme accepta sans plus réfléchir<sup>6</sup>.

Puisqu'elle voulait se « *donner* », il fut contraint de la « *prendre* ».

Une fois l'acte fini, elle reprit bien sûr tout ce qu'elle avait « donné », et il repartit avec le sentiment diffus d'avoir été victime d'un marché de dupe. Il n'avait rien reçu, et plutôt donné de lui-même, mais la culpabilité de l'avoir « prise » lui enleva le souhait de réfléchir plus longuement.

Quant à elle, elle s'empressa de mettre à profit ce qu'il lui avait **aban**-donné, et commença à vivre sa grossesse.

Pendant ces neuf mois, elle continua d'utiliser la stratégie à base du pouvoir d'Adam, soit de définir les choses à sa manière, c'est-à-dire : « qu'elle voulait **avoir** un enfant ». Cette formulation n'est pas innocente. Car elle permet de dire : « j'ai une ferme, une femme, trois enfants, deux poules et six vaches ». C'est d'ailleurs ce que l'on dit depuis, sans trop y réfléchir.

---

<sup>3</sup> La Genèse in *La sainte Bible* Ed du cerf 1956 Paris

<sup>4</sup> « Dieu modela encore du sol toutes les bêtes sauvages et tous les oiseaux du ciel et il les amena à l'homme pour voir comment celui-ci les appellerait : chacun devait porter le nom que l'homme lui aurait donné. »

<sup>5</sup> H. Benac in *Dictionnaire des synonymes* Ed Hachette 1956 p.623

<sup>6</sup> Cette façon de faire n'est pas sans rappeler les campagnes publicitaires modernes où l'on nous propose des objets pour zéro franc, avec un petit astérisque. En Suisse, les Natels sont vendus 0 Fr., à condition de souscrire à un abonnement qui coûte 300Frs au minimum par an pour deux ans. Ce qui met la gratuité à 600 Frs, sans faire un seul appel !

Elle aurait pu dire : « je souhaite devenir parent », et pour cela, mettre un enfant au monde. Une fois celui-ci né, elle aurait pu **être** parent, ce qui aurait lié son statut à celui de son enfant. En effet, si celui-ci venait à disparaître, - ou à grandir jusqu'à devenir adulte- elle n'aurait plus été parent. Mais l'Avoir, déjà -avec le pouvoir qui lui est attaché- avait gagné.

A terme, elle mit au monde un enfant.

Comme tous les enfants, depuis que le monde est monde, il avait un besoin vital d'elle, il était totalement sous sa dépendance. Il lui adressait donc ce qu'il avait de plus précieux au monde, à savoir sa confiance. Ce qui convenait parfaitement à la sœur de Narcisse.

Elle s'aperçut rapidement que son enfant n'avait aucune idée de lui-même, et que donc il *s'auto-ignorait*. Et, repensant à son frère, penché sur l'eau à la recherche de lui-même, elle eu l'idée de jouer ce rôle pour son enfant.

Elle utilisa donc « **le pouvoir du miroir** » qui consiste à sélectionner l'image que cette surface va réfléchir.

Pour mémoire, réfléchir : en latin *reflectere* d'après fléchir : renvoyer dans une autre direction. Fléchir : ployer.

Cette fonction de transformation, de fléchissement de l'image que son enfant se ferait de lui-même, cette possibilité de se juger, d'évaluer son comportement, elle se promit très fort de le garder pour elle.

Ce qui concrètement se traduisait de la façon suivante : lorsqu'il faisait quelque chose qui allait dans son sens à elle, elle le voyait, lui manifestait le lien qu'ils avaient ensemble, lui renvoyait une image de lui. S'il faisait quelque chose qui ne lui convenait pas à elle, elle feignait de l'ignorer, ne le voyait pas et donc ne lui renvoyait aucune image de lui. Devant cette absence de confirmation de son existence, devant ce néant -car c'est ainsi qu'il vivait l'absence de lien avec sa mère- l'enfant ne pouvait que paniquer. Donc pour ne pas risquer d'être anéanti, il faisait ce qui provoquait ou permettait le lien avec elle. Il avait donc le choix, soit de s'affirmer, mais d'être livré aux démons de l'absence, du vide, du manque d'écho ; soit de rester sous l'aile protectrice de sa mère, en faisant ce qu'elle souhaite.

On notera déjà ici que pour ce faire, pas besoin de mot, et qui dit « pas de mot » dit « absence de pensée ».

Ces mécanismes sont situés aux niveaux des sensations, des émotions. Ceux-ci peuvent être activés par un signe, sans devoir passer par la conscience. Ces réflexes, car à force de répétition c'est ce que ces mécanismes deviennent, s'enregistrent dans le corps d'abord.

Pour l'instant, comme sa réalité biologique -sans ma mère je meurs- rejoignant la définition que sa mère en donnait, -sans moi, sans mon consentement tu n'existe pas dans le miroir qui te définit- cette réalité se grava comme une vérité dans son corps, sans que son esprit n'ait son mot à dire... puisqu'il n'y a pas de mots pour le dire.

On verra plus bas comment ce socle émotionnel peut être renforcé au moment de l'apparition du langage.

Ces mécanismes fonctionnèrent à merveille pendant de nombreux mois.

Mais Dame Nature fait bien les choses. Elle avait doté cet enfant de désirs d'autonomie, de curiosité, de volonté d'indépendance qui vinrent quelque peu contrarier les desseins de la sœur de Narcisse. L'enfant commença à parler et l'interrogea sur le fonctionnement du monde, sa logique, ses règles, sa venue et sa place dans le monde.

Ici à nouveau, le pouvoir d'Adam démontra toute sa puissance et son efficacité.

Pour l'exemple, elle lui expliqua qu'elle lui avait donné la vie -et non pas qu'elle la lui avait transmise-, qu'elle avait fait cela toute seule et qu'il devait lui en être éternellement reconnaissant.

Comme on l'a déjà vu ci-dessus, elle avait constaté que sa présence le rassurait, et que son absence l'angoissait. Elle décida de nommer sa présence par le terme d': « Amour ». L'amour c'est donc la présence de l'autre, le lien à l'autre, et il est implicitement admis que cette présence se mérite, se paie...

Et son trait de génie fut de ne pas nommer son opposé, son absence. L'absence n'avait pas de nom, pas de mot pour se dire, on ne peut la penser. L'absence n'est que vécu, sensation, impression désagréable de vide, de non lien, de no man's land, des sensations d'être sans fond, sans appui.

Le socle émotionnel, lorsqu'il n'est pas nommé, échappe à la conscience. Et la nourriture, au cas où, est un excellent substitut, un bon succédané à l'absence. L'absence, la coupure du lien, n'a donc pas de « statut légal », il n'est pas envisageable de **penser** son absence, on ne peut que la **sentir**, la ressentir.

On pourrait penser que l'opposé de la présence, l'absence, soit nommée par un terme ou l'autre, au pire qu'on le nomme : « non-amour ». On se rappelle qu'Adam a nommé les animaux et les choses, ceux qu'il n'a pas nommés n'ont pas d'existence ! Donc impossible de les reconnaître, de les penser, ou de les combattre si nécessaire.

Les astronomes ont rencontré ce type de phénomène dans leurs recherches. Ils ont trouvé des objets qu'on ne peut pas voir ! En effet ils absorbent la lumière qu'on leur envoie, ils l'avalent littéralement. Ils font de même avec tout objet à proximité, à l'échelle astronomique s'entend. Je veux parler des trous noirs. Des objets tellement denses qu'ils absorbent tout, même la lumière. On ne connaît leur existence que par inférence des effets gravitationnels qu'ils provoquent. Ces trous dans l'espace font penser aux trous dans la pensée, aux phénomènes sans mots, sans représentation dans le psychisme, mais avec des effets sur la vie, et que l'on peut déduire des problèmes gravitationnels liés au poids ! Ces sensations ont été appelées SNIF (sentiments non identifiés flottants) dans un précédent texte.<sup>7</sup>

Pour renforcer ces éléments et bien les ancrer dans l'esprit de l'enfant, elle choisit de lui raconter quelques histoires de contes bien connus dans la région.

---

<sup>7</sup> *Le poids des sentiments ou le sentiment de poids* dans Action et Pensée N° 40 juillet 2002

Celles qu'elle préférait était le récit de héros que les parents abandonnaient (dans la forêt ou autres). Après bien des périples, les enfants triomphaient de tous les obstacles et retourne chez leurs parents pour les couvrir de cadeau. Cette obstination à retourner chez eux, ne pouvait que confirmer l'adage de la mère qui disait : « Hors de moi, point de salut ».

La plus édifiante était l'histoire, toute récente à l'époque, de ce héros grec, aveugle et boiteux, qui racontait des histoires passionnantes et qui ouvrait chez l'enfant des perspectives nouvelles. Ce héros disait qu'il était dangereux de trop aimer sa mère et qu'il fallait quitter ses parents pour se lancer dans le vaste monde. Ces histoires faisaient vibrer une corde sensible chez l'enfant, que sa mère avait soin de menacer de lui couper en lui racontant l'histoire authentique de ce héros appelé Œdipe. Comment croire une personne qui a couché avec sa mère et tué son père !!!

Ces histoires, « exemplaires », eurent raison de ses volontés d'indépendance pendant quelques temps. L'enfant se dit bien: est-ce ainsi que les hommes vivent<sup>8</sup>, mais il enfouit en lui cette question, comme une petite graine que l'on stocke avant de pouvoir trouver un terrain pour la planter. Plus tard peut-être, cette question pourra resurgir et servir, mais pour le moment, pas de place pour ces interrogations.

Mais si ces explications l'avaient satisfait pendant les premières années, petit à petit un espace critique et de différenciation se faisait jour chez lui. Ce qui avait suffi pendant quelques années ne permettait plus d'endiguer les désirs d'autonomie de l'enfant. L'ouverture au monde, les confrontations aux autres les liens tissés l'attiraient de plus en plus vers l'extérieur. Des pourquoi, des comment surgirent qui mettaient à mal la structure patiemment construite par sa mère. Il manquait à celle-ci un point final pour assurer la stabilité du tout. La sœur de Narcisse, qui avait vu où l'indépendance de son frère l'avait mené, craignait cette poussé, car elle allait la priver de son enfant.

Devant la montée irrésistible des désirs d'indépendance de son enfant, la sœur de Narcisse introduisit un concept, appelé culpabilité. Ce concept, vague et peu défini, disait que l'enfant était coupable, né coupable. Et ce concept, cette idée, elle les lia avec les sensations que son enfant pouvait éprouver pendant qu'elle se détournait de lui, comme par exemple quand elle désapprouvait sa conduite. S'il ne sentait pas bien- puisqu'elle n'était pas là- c'est parce qu'il avait commis une faute et cette sensation était la punition automatique de sa mauvaise conduite. Cette dénomination, cette qualification permit que l'enfant ne se pose pas trop de questions. Quand ce sentiment surgissait, puisqu'il avait été dénommé culpabilité, c'est donc qu'il était coupable de quelque chose, et ceci le poussait à réparer sa « faute ». Sans qu'il puisse se poser la question de la nature de cette faute.

Or, être coupable de quelque chose suppose comme préalable qu'on en ait été responsable, -mais cela l'enfant ne pouvait pas le savoir-. Il ignorait que comme le disait Freud<sup>9</sup> : « *Un grand soulagement intervient dès le moment où l'autorité est intériorisée, en vertu de l'instauration du surmoi. Alors les phénomènes de conscience (morale) se trouvent élevés à*

---

<sup>8</sup> Léo Ferré *Est-ce ainsi que les hommes vivent* Ed Barclay

<sup>9</sup> S. Freud dans *Malaise dans la civilisation* P.U.F 1929

*un autre niveau, et l'on ne devrait parler **de conscience et de sentiment de culpabilité** qu'une fois ce changement opéré ».*

Comme elle avait le pouvoir, la sœur de Narcisse définit, délimita le cadre mental dans lequel son enfant devait grandir. Elle avait défini les contenants de pensée, ce qui ne pouvait se penser, donc du registre des mots, et ce qui ne pouvait que se sentir, donc du registre des maux.

Elle avait fait tout cela garder son enfant, pour qu'il puisse la servir et détourner, à son profit, l'amour de son enfant.

Et les résultats furent à la hauteur de ses attentes. Elle avait un enfant, persuadé d'être pour l'éternité son enfant, qui n'envisageait même pas remettre en question ce postulat, sans cesse à la recherche de quelque chose qui lui permette de rembourser ce cadeau merveilleux que sa mère avait dit lui avoir fait (« Mon enfant, je t'ai « donné » la vie »), obéissant et suffisamment bien « éduqué » pour que le moindre écart de conduite de l'enfant, sanctionné par un sentiment interne de culpabilité, ne le remette sur le droit chemin.

Le droit chemin c'était bien sûr son chemin à elle. Elle était son miroir, la surface sur laquelle il se réfléchissait, c'est elle qui lui disait ce qu'il était.

Mais ce miroir n'était pas neutre, ou objectif. L'image qu'elle lui renvoyait dépendait de son état d'esprit à elle. Elle avait fait sienne cette devise<sup>10</sup> :

« il n'y a de vérité que dans le sentiment,... et le sentiment varie »,

en la transformant à son profit, ce qui donne :

« il n'y a de vérité que dans **mon** sentiment,... et **mon** sentiment varie »

Elle était donc un miroir sélectif, à géométrie variable, qui se nourrissait de l'amour de son enfant ! Et elle combina le pouvoir du miroir avec celui du pouvoir d'Adam.

Ce qui n'allait pas, on s'en doute, sans entraîner de fortes confusions chez son enfant. En effet, un même comportement pouvait, selon les jours, se voir attribuer un commentaire positif, neutre ou hostile. De même, les souvenirs étaient soumis aux mêmes distorsions : un jour un événement était rapporté comme quelque chose de positif, alors que plus tard, ce même événement était mal vu ou dénigré.

Par exemple s'ils avaient eu un bon échange un jour, un bon moment de partage, la sœur de Narcisse était tout à fait capable de dire, quelques jours plus tard, qu'elle s'était ennuyée pendant ce moment là. Et les variations de son humeur avaient un fort impact sur les jugements qu'elle émettait.

L'enfant n'ayant pu se construire une image autonome de lui-même, était dépendant du regard de sa mère pour évaluer la pertinence de ses conduites. L'appréciation qu'il avait de

---

<sup>10</sup> Y .Navarre

lui, passait par les autres, et non pas par lui-même. Sans point de référence interne il était livré au bon vouloir de l'autre. La capacité d'apprendre à s'auto-appréhender, à s'auto-apprécier, la possibilité de s'auto-évaluer, le pouvoir d'émettre un jugement sur sa propre conduite ne lui avait pas été offert. Cette étape de la construction de sa personne avait fait l'objet de soins très attentifs afin qu'il ne puisse avoir aucune autonomie dans ce registre. Les stratégies mises en place étaient de plusieurs types mais peuvent se résumer ainsi :

- Un jugement porté sur une action n'était jamais fixé une fois pour toute. Une action faite un jour était donc appréciée si elle entraînait dans les vues de la mère. Quelques jours après, cette même action pouvait être jugée complètement différemment, en fonction de l'humeur maternelle.<sup>11</sup>

- la culpabilité, posée à la base lui donnait le sentiment diffus d'être coupable et lui interdisait d'émettre le moindre jugement. En effet, il était toujours susceptible de se voir émettre le contre argument du type « Mais toi, de toutes façons... » Ce « toi » était porteur d'une disqualification de base, d'une identité négative.

Elle lui donna donc une idée de l'amour qui consiste à se sacrifier pour l'Autre (c'est-à-dire elle-même), elle saupoudra de culpabilité (après tout ce que j'ai fait pour toi... !), elle ajouta le sens du sacrifice (« Pense aux autres avant toi-même »), elle valorisa l'obéissance absolue aux aînés, se définit comme une mère pour toujours - et l'enferma donc dans son statut d'enfant pour toujours aussi. Comme disait G. Manset<sup>12</sup>

*Nous*

*Par le droit que nous donne notre âge*

*Réduisons nos fils à l'esclavage*

*Ensemble*

*Si demain chacun d'eux nous ressemble*

*Il faudra faire en sorte*

*Qu'aucun d'eux ne ressorte*

*Du monde dont nous fermons les portes*

Pour qu'il ne puisse pas partir, elle l'empêcha de construire une personnalité qui lui appartienne en interdisant tout mouvement de révolte (« Ne pas obéir, c'est mal »), tout expression de sentiment personnel (« Tu ne sais pas ce que tu dis... »), dénigrant systématiquement tout ce que l'enfant faisait (« Ceci n'est pas joli, tu ne sais pas y faire... mais je t'aime quand même). En résumé donc, tout ce qui aurait pu construire une estime de lui-même était systématiquement dénigré.

Bien sûr, que les « je t'aime » étaient très présents, mais un amour un peu particulier toutefois. Particulier, car il ne respectait pas l'enfant dans sa nature et dans ses besoins,

---

<sup>11</sup> La mère d'une de mes patientes utilisait cela constamment. Une bonne discussion entre elle et sa fille était reconnue comme telle sur le moment. Quelques temps plus tard, cette discussion était complètement discréditée, la mère disant : « pendant que tu parlais, j'étais en fait impatiente d'aller m'occuper de ton père »

<sup>12</sup> G. Manset dans *La mort d'Orion* Emi Musique France 1970

puisqu'il avait été créé pour satisfaire son besoin à elle. Elle disait l'aimer mais ne le respectait pas, abolissant ainsi la condition même de la possibilité de l'amour.

En fin de compte, ou de conte, la sœur de Narcisse a réussi là où son frère a échoué. Elle est parvenue à créer une source d'amour, une source qui ne se tarira jamais, car la dette de son enfant n'est pas remboursable.

Là où Narcisse - voulant se saisir de lui-même- se noie, elle, se penche sur son enfant, asservi à son pouvoir, prêt à exécuter sa volonté, et qui la nourrit de son amour.

Je serai tenter de dire qu'elle avait inventé le clonage avant l'heure.

Pour parachever son œuvre il ne lui restait plus qu'à programmer son enfant pour qu'il lui fasse un nouveau double, un prolongement d'elle-même, un écho de son écho, un petit-enfant qui la rendrait grand-mère.

Au terme de ce texte, on peut m'objecter, avec raison d'ailleurs, qu'il suffirait à cet enfant de couper le lien à sa mère pour être débarrassé de tout ces fatras !

Qu'il la quitte, qu'il voyage qu'il se marie et plus de problèmes ! Si seulement les choses étaient si simples. La solution du mariage est bonne, et elle a été tentée plus d'une fois, mais elle ne résout pas la question fondamentale. S'il la quitte, il lui manquera toujours quelque chose. Mais quoi ?

Comme on l'a vu, la sœur de Narcisse a utilisé plusieurs pouvoirs, de l'ordre de l'Avoir. Le pouvoir biologique (avoir un enfant), le pouvoir d'Adam (avoir le jugement sur les autres), le pouvoir du miroir (avoir l'image de l'autre), et elle a gardé surtout le pouvoir d'avoir du pouvoir. D'aucun diraient, elle a le Phallus.

Alors comment l'enfant de la sœur de Narcisse pourrait-il s'en sortir ? Elle a le pouvoir, comment son enfant pourrait-il le lui dérober ou s'en échapper ? Lui dérober son pouvoir, c'est la tuer (le meurtre du père ?), ou s'en échapper par sa propre mort, le suicide ? Comme Narcisse alors ?

Mais peut-être que la solution passe par un changement de logique. Il faudrait pour cela passer de la logique de l'**avoir** (Si j'ai quelque chose c'est que tu ne l'as pas ; et si tu as ce quelque chose, c'est que tu me l'as pris) pour rentrer dans une logique de l'**être**, (Tu peux être car je suis ; ce que tu es t'appartient et ne m'enlève rien, au contraire cela pourrait enrichir notre relation) et pour cela lui apprendre à s'approprier sa propre puissance, sa puissance à être.

Mais dans cette hypothèse, si l'on reprend l'histoire de Narcisse, sa quête ne serait pas une quête « d'amour », une quête d'un autre pour l'aimer, mais une recherche pour se reconnaître, se ré-fléchir, pour s'approprier sa propre personne. Mais pour cela, il a refusé l'appui d'un autre, aveuglé d'orgueil, il a refusé d'avoir besoin d'un plus petit que lui, comme le dit le proverbe. Refusant cet appui, il n'a pu prendre possession de lui-même. Il serait



donc mort de n'avoir accepté personne qui soit un miroir objectif, un référent, une image sur laquelle s'étayer pour s'appropriier de lui-même.

Et Narcisse serait tombé dans l'eau, persuadé que « l'autre » allait lui permettre d'être, d'exister.

Mais alors, Narcisse ne serait pas l'histoire d'une recherche d'amour malheureuse, mais une recherche de son propre pouvoir ? Une recherche visant à l'appropriation de soi-même, une histoire d'impuissance.

Thierry Freléchoz  
*Psychothérapeute FSP*  
*Psychanalyste IIPB*  
*Didacticien SIPSyM*